

## Le symptôme comme écriture

Jean Cooren

*Dans symptôme, que vient faire là ce maudit accent ? Le traitement de texte nous le rappelle crûment : il faut un accent circonflexe ! Circonflexe vient de circum flectere. Or flectere c'est fléchir, courber, et circum indique que l'infléchissement se fait autour de, tout autour de... Dans ce cas précis, l'infléchissement ne consiste qu'à venir chapeauter une petite lettre, le o. Mais pour un citoyen romain, circumflectere pouvait désigner aussi bien l'action d'aller faire un petit tour du côté de l'arène. Dans ces journées d'études, le symptôme sera pour nous au centre de l'arène, nous tournerons quelque peu autour de lui et, je l'espère, de diverses façons.*

*La langue française nous joue ainsi des tours : les mots recèlent des cryptes, disait Maria Torok.*

*Ainsi, pour quel obscur motif, cet accent circonflexe du mot grec symptôma s'est-il perdu avec le latin symptoma, puis retrouvé avec le français contemporain ? Il pourrait s'agir, disent certains, d'une simple convention, d'un simple accent tonique, qui s'est retrouvé là « pour faire savant », quelque chose du genre : « nous allons parler du symptôdôme ». Mais d'autres lettrés y trouvent plutôt le retour en force de l'étymologie grecque : en grec, sun-piptô voulait dire tomber, chuter ensemble. Le symptôme nous ferait ainsi « tomber ensemble ». Oui, certes, par le symptôme, l'humain chute d'une position de toute-puissance. Observons cependant que l'une des significations de ce verbe grec piptein est « tomber juste ». Avec le symptôme, effectivement, on peut tomber juste.*

*La langue française nous invite à mille lectures.*

*La mienne consistera à considérer le symptôme comme « écriture », à l'entendre, le lire, le déchiffrer comme une écriture. Plus encore : à faire émerger un « quelque chose » du déchiffrement de ces zones où l'obscur écriture n'est que énigme à penser. Le symptôme, en psychanalyse, garde sa part d'énigme, une énigme autour de laquelle nous allons apprendre ensemble à tourner. Car dans l'arène, d'autres écritures circulent, des écritures qui ont leur propre logique et qui ne sont pas faites nécessairement pour se laisser déchiffrer. L'écriture de la parole ne cesse ensuite de s'employer à en rendre compte.*

\*\*\*\*

Lors de nos rencontres préparatoires des discussions se sont engagées afin de saisir ce que chacun entendait sous le mot « symptôme ». Nous avons constaté des divergences importantes, mais vérifié qu'il était tout à fait possible de se disputer aimablement. Le mot « symptôme » (tel celui de « transfert » dont il a été question dans nos précédentes journées d'études) draine en effet des points de vue et des conceptions multiples, sur le sens à lui donner, mais aussi sur l'objet de la psychanalyse. L'hétérogénéité de ces points de vue a l'intérêt de remettre au travail ce qui ne peut en chacun que faire défaut, et qui, de toute façon, quoiqu'on fasse, fera demain encore défaut. Nos échanges ont cependant le mérite de favoriser la mise en différance. En ce sens, l'association Patou pourrait avoir pour objectif d'accueillir et de remettre au travail le « symptôme » de chacun, qu'il puisse ainsi se réécrire. Mais il peut être intéressant aussi de penser l'association elle-même en tant que « symptôme », d'y interroger la pratique institutionnelle sous cet angle. Cela devrait contribuer à sauvegarder l'insatisfaction, l'intranquillité, par une ouverture originale sur l'inconnu.

Si j'opte pour garder le mot « symptôme » pour désigner des phénomènes qui sont effectivement assez dissemblables, c'est aussi parce que je reconsidère ici l'ensemble de la question du « symptôme » sous l'angle controversé de l'écriture. Le symptôme peut se concevoir comme une « écriture ». Mais encore faut-il s'entendre au préalable sur la signification que l'on donne à ce mot (cf. l'écriture et la différence de Derrida). Il m'apparaît que la plupart des « symptômes » que nous rencontrons peuvent être lus comme une combinaison d'écritures de nature diverse,

certaines n'ayant pas grand chose à voir avec le monde articulé de la parole (même si c'est grâce à cette dernière que nous y accédons pour l'essentiel, que nous en rendons compte, et que nous parvenons même parfois à émerger de leur emprise).

Tout symptôme peut donc recevoir a priori plusieurs lectures simultanées, car il est une combinaison éminemment complexe d'écritures :

- 1/ écriture génétique, d'une plasticité très limitée ;
- 2/ écriture d'un corps, de ses organes et de ses fonctions, actuelles et phylogénétiques (un monde très proche de la sensorialité, de l'instinctuel) ;
- 3/ réécriture d'archives proto-relationnelles, traces qui ne sont existantes que dans une répétition, traces originaires à jamais disparues mais toujours vivaces ;
- 4/ écriture et réécritures contextuelles, c'est-à-dire relatives à la culture, à la langue, au climat, à la géographie, à l'histoire etc. ;
- 5/ mais aussi, bien évidemment, celle que nous privilégions à juste titre de notre place et dans l'écoute : *l'écriture de la parole*, formidable outil capable d'entrer en résonance et à son tour d'influencer les autres écritures, sinon même de les transformer complètement

Il n'y a pas, d'un point de vue temporel, à différencier dans tous ces genres une première et une dernière écriture, elles interagissent entre elles de façon permanente, mais certaines sont plus performantes que d'autres, surtout dans un contexte donné. C'est ce qui fait que chacun d'entre nous a « *une écriture* », propre à son histoire, mais aussi une écriture sensible à toute théorie qui va en permettre la lecture, et bien entendu à la culture dans laquelle chacun naît, parle et évolue.

Le mot « symptôme » peut donc être considéré en pratique comme un mot « indécidable » (sa signification dépend du contexte). Selon le point de vue que l'on adopte, on peut ne pas trouver grand chose de commun<sup>1</sup> entre : des phénomènes initiaux à consonance médico-plaintive et culturelle (les symptômes évoqués par exemple dans la demande initiale, que ce soit chez le médecin ou chez l'analyste) ; des « symptômes » apparus secondairement dans le suivi analytique (et qui se déchiffrent avec le déploiement du transfert) ; et enfin la notion de « Symptôme », ce représentant structural ou synthomatique de la personnalité (Lacan).

---

1 Pas grand chose de commun, à ceci près que les symptômes ne peuvent être repérables, identifiables, chez un individu (l'analysant) que par un autre individu (l'analyste), lorsque celui-ci l'écoute régulièrement et se réfère à une certaine pratique, la psychanalyse, et encore plus précisément à l'intérieur de cette psychanalyse, parce qu'il se réfère à certaines théories analytiques (par exemple, tout ce que Freud a apporté d'essentiel à propos de la sexualité infantile, ou Lacan au discours, ou Bion à la pensée etc.).

Reprenons en détail ces quelques points en gardant à l'esprit cette notion d'écriture, il me semble qu'elle peut, si on l'adopte, nous permettre de saisir autrement l'expérience analytique :

1) lorsque, dans **la demande initiale** d'analyse, le demandeur *adulte* se plaint de quelque symptôme : déprime, phobies, obsessions, insomnie, jalousie, anxiété, envies de mourir, passages à l'acte, frigidity, impuissance, drogue, dépendances multiples, problèmes familiaux, relationnels etc., entendons-le comme quelque chose qui s'est écrit en lui au fil du temps et qui réapparaît dans certaines circonstances. Mais entendons le aussi comme quelque chose que le demandeur nous donne à lire, la psychanalyse restant *l'un des rares lieux d'accueil* pour un grand nombre de problèmes qui ne trouvent pas de lecteur et d'interlocuteur qui sache laisser les symptômes à l'état de questions. Le demandeur insiste toujours sur ce qui le fait le plus souffrir, mais aussi sur ce qui est censé a priori *intéresser l'autre*. Mais pour entendre ce « discours » d'une place d'analyste, pour ne pas se comporter comme un médecin devant médicaliser ou comme un psychologue devant psychologiser, l'analyste doit considérer ces symptômes comme une écriture indéchiffrable en l'état, c'est-à-dire comme autant de questions et de problèmes à surtout *ne pas* chercher à « résoudre ». Tout l'art est de savoir accueillir cette demande en taisant le « savoir » supposé, en laissant l'écriture du symptôme s'étaler, se développer.<sup>2</sup> Comment « ne pas savoir », sans se réfugier dans le mutisme ?

2) Lorsque le travail réussit à **s'engager dans la durée**, au bout d'un certain temps linéaire, calculable en années plutôt qu'en mois, la perspective va se renouveler, partiellement ou en totalité : grâce au transfert, l'écriture a changé, ses lecteurs aussi ; car d'autres écritures ont pu entre temps *apparaître*, une écriture *autre* qui a obtenu enfin *droit de cité* dans/par le transfert. Le travail analytique commun, les interprétations, les silences ou les modalités d'écoute ont modifié le paysage. Des liens nouveaux se sont faits entre l'analysant et son histoire propre, des traumatismes mineurs ou majeurs ont été entendus, repérés, travaillés ; certes des phénomènes sont restés *énigmatiques*, mais certains « symptômes » se sont transformés en un *discours* entendable, interprétable par l'analysant et l'analyste, des *actes* aussi ont été posés changeant l'impact du contexte de vie. Tel un chalut à la mer, la séance a ramené une écriture nouvelle, à déchiffrer, dont il a fallu faire l'inventaire pour établir *de qui ou de quoi* elle était effectivement le symptôme (c'est à dire pas seulement et nécessairement le symptôme de l'analysant).

---

2 Il en est de même pour la « demande de l'enfant », qui est au départ le plus souvent *soufflée*, portée par des parents qui se plaignent de lui (insupportable, ne tient pas en place, travaille pas, dort mal, énurétique etc.) ou qui sont sensibles à sa souffrance (triste, inquiet, colérique etc.). « Accueillir » l'enfant d'une place d'analyste, c'est apprendre à l'écouter personnellement, mais c'est aussi garder à l'esprit que l'enfant est *aussi* le support d'écriture et une forme de réécriture de sa famille et de la société.

D'autres voies ont pu aussi apparaître, notamment quand « le désir » a abandonné une partie de ses visées destructrice ou incapacitantes.

3) Lorsque un jour ou l'autre, on arrive **à la fin** d'une analyse, car il y a toujours une fin dans cette relation étrange, subsiste alors la *singularité*, un certain *nouage* des formations de l'inconscient, et souvent une prévalence de signifiants propres à l'analysant et à sa culture (et notons-le aussi, propre à l'analyste qui l'aura entendu et « suivi »). On pourra effectivement désigner cet assemblage, cette singularité, voire cette identité, ou cette structure (?), par le mot « Symptôme ». Pour moi, ça désignera la prévalence d'une certaine écriture de « l'étant », de son cortège de signifiants. Se dit par là la *différence*, ce en quoi chacun est unique, repérable par les autres (ou par lui), repérable de la relation à son manque, de son style, de son langage, de son habitus, de ce en quoi il en a fait des qualités ou des défauts. Se dit donc par là un « je ne sais quoi », que l'on peut chercher à mieux préciser dans les diverses théories analytiques de référence. Ce sera un « je ne sais quoi » stable autour de quelques axes, mais cependant pas tout à fait fixé, car les effets d'une analyse ne s'arrêteront pas à la fin de l'analyse, et la vie se chargera de produire des remises en question, des réécritures.

Il n'y a donc pas, à mon sens, une seule *vérité* qui serait à déchiffrer, une seule vérité liée à un agencement invariable de signifiants qui serait à rendre conscient, mais des écritures multiples et préférentielles qui s'influenceraient l'une l'autre, réécrivant sans cesse une histoire dont le déchiffrement dans la parole permettra une bien plus grande fluidité.

Tout ce que je viens de décrire là n'est qu'une façon de dire avec mes propres mots le parcours d'une analyse, que celle-ci prenne la forme d'une cure d'adulte à plusieurs séances par semaine ou celle d'une psychothérapie d'adulte ou d'enfant référée à la psychanalyse. J'en repère tous les jours la justesse, mais il s'agit cependant d'une justesse *relative*, chaque analyste a en effet ses modalités propres d'écoute et d'interprétation, elles tiennent à lui-même (à son écriture propre, à son style propre, à son histoire) et à l'importance qu'il va donner à plusieurs paramètres que je voudrais maintenant introduire, sous forme d'éléments distincts que la commodité de l'exposé m'ont obligé à schématiser :

a) **La temporalité.** Nous avons besoin dans l'analyse comme ailleurs de repères temporels à peu près stables. Or le temps pris en compte dans l'analyse n'est *pas un temps linéaire*, c'est ce qu'on appelle le « temps de l'inconscient ». On ne peut pas parler ici de temporalité, sans éprouver un vertige de la pensée car le temps de l'analyse est avant tout le temps de « l'après coup », un terme qu'il faut avoir le courage de déconstruire car il n'y a pas à proprement parler « dans l'inconscient » ni d'après ni d'avant, en effet tout ça se passe en un lieu virtuel : l'inconscient *n'existe pas*, dit Bion, sauf de par la perception de sa consistance, sa seule prétention temporelle étant en effet « d'être été » (to be been, dit Bion). Or pourtant

cet inconscient « qui n'existe pas » constitue un ensemble dynamique, précieux, résistant, porteur, sensible, mouvant, dans lequel le symptôme s'enracine ou émerge dans la vie consciente. L'écriture au sens où je l'entends n'a aucune temporalité.

Je me demande alors quel est « le temps du symptôme », s'il a vraiment une temporalité, ou si l'on préfère : quelle est sa relation avec les trois temps désignés par l'hier, l'aujourd'hui, le demain ? Le « symptôme » aurait-il la particularité de nous signaler l'existence d'un « non temps » du temps (mais ceci a-t-il encore un sens quand je m'efforce comme je le fais d'écrire platement la question) ? Autrement dit encore, l'écriture symptomatique ne cesserait-elle de se plisser et se déplier, y compris en se réaménageant à rebours, mais suis-je ainsi plus clair ?

b) **L'économie.** L'économie pulsionnelle générale est *aussi* une *économie de la pulsion de mort qui paradoxalement va produire de la vie*. L'écriture « symptomatique » faite de pleins et de déliés a toujours une place éminente dans cette économie générale, elle témoigne de la permanence d'une archive, ou d'une trace archivante disparue mais toujours en train de se réécrire au contact d'autres écritures, elle représente cette archive et en même temps elle en diffère. Il n'y a jamais à proprement parler dans cette économie générale d'opposition franche entre le « mortifère » et le « vivant », avec d'un côté la mort, de l'autre côté la vie, chaque tendance vie et mort ne tire pas de son côté ; avec comme conséquence, à la fin de l'analyse, un juste équilibre qui serait enfin trouvé « du côté de la vie » et qui signerait définitivement « la guérison ». L'économie générale persiste encore à la fin d'une analyse, elle est seulement modifiée, voire transformée quand elle a produit un peu à la fois (et ceci n'est jamais sûr) une économie différante *de la mort*, en économisant ainsi la production de certains symptômes destructeurs ou en les faisant entrer dans une économie autre. Le symptôme *montre* et *dissimule* tout à la fois, il ne doit pas être considéré comme un ennemi, mais comme un *indicateur souffreteux* resté longtemps précieux mais qu'il est possible, par un pas de côté décisif, de mettre davantage au service de la vie.

La psychanalyse est une invitation à trouver inlassablement et le plus possible, y compris aux portes de la mort réelle d'une fin de vie, de nouvelles procédures dans l'amour, le travail, la création etc., ceci étant valable autant chez l'adulte que pour l'enfant ou le parent.

c) **Le trauma.** Le « traumatisme psychique » n'est représentable et fréquentable en clinique que sous la forme d'un trou persistant et fixe dans les systèmes de représentation ou d'écritures, une sorte de coup de couteau dans le support. Il n'est pas nécessaire d'avoir été exposé à des scènes horribles pour avoir subi un trauma, les micro-traumatismes dans l'enfance sont légion. Et nous savons bien qu'un trauma dans la petite enfance peut ensuite perturber gravement l'existence de l'adulte, se répétant à l'infini à travers la production incessante de symptômes (je me suis d'ailleurs souvent demandé s'il n'y avait pas toujours un trauma comme terreau pour la production et la persistance d'un symptôme

« devenu ensuite l'innocent sur les lieux du crime »). La question est de savoir ce que chaque analysant a fait ensuite de ce trauma, comment ces traumas se sont inscrits dans sa mémoire, ce qu'ils répètent à l'infini, et surtout comment en atténuer les effets dommageables ultérieurs. Certains signifiants linguistiques et non-linguistiques vont rester en effet les témoins obligés de ces traumas, ils restent à demeure, mais sur les bords de ce trou, avec un agencement en symptômes, en fantasmes, en effigie. Ils sont une source inépuisable de souffrance et de jouissance, et ils fonctionnent souvent comme une causalité enfouie, précieuse, explicative de tout.

Ces traumas auront d'autant plus de chances d'accéder enfin à la parole, ou encore on aura d'autant plus de chances de les faire accéder à un système compréhensible de représentations, que l'analyste acceptera que le trou produit dans le système de l'analysant devienne au fil des séances *comme son propre symptôme à lui* (l'analyste), un symptôme qu'il lui restera ensuite à dénouer dans la prise en compte de son propre contre-transfert.

d) **Le corps.** Sous cette appellation générale, je souhaite désigner tout ce qui, chez un individu, se manifeste en habitus, en fonctions physiologiques, en actes, en postures, en tonicité, en mimiques, en tics, en odeurs etc., et bien sûr, en somatisations ou en maladies. Le problème pour l'analyste n'est pas seulement de percevoir la place importante du « corps », mais de parvenir à le *lire* à sa juste place, sans donc y être indifférent mais sans vouloir non plus y mettre à tout prix du sens. Il faut accepter de prendre du temps pour apprendre à « lire » le corps de l'analysant, pour enregistrer l'énigmatique de ce corps, en se refusant de le comprendre trop vite ce qui conduirait à interpréter ses manifestations comme s'il s'agissait d'une conversion hystérique. Le corps a ses raisons que notre raison ignore (et la théorie analytique aussi). Il est le réceptacle de « traces », c'est un reflet du passé et du présent et peut-être de l'avenir, il reste au plus proche de l'instinctuel, il communique ou a communiqué ou communiquera avec de multiples paramètres (notamment biologiques) dont la plupart nous échappent.

Mais la survenue d'une « somatisation » dans l'analyse est aussi à mon sens une écriture de « symptôme », à la condition de l'entendre comme une écriture *autre*, survenant sur une autre scène, avec d'autres matériaux, d'autres systèmes de référence, pas nécessairement donc sur le modèle d'une conversion hystérique. L'écriture se manifeste là où elle peut, elle n'est pas faite nécessairement pour être entendue par l'analyste, ce qui n'empêche nullement que ce dernier apprenne à la lire et à la prendre en compte.

e) **Le socius.** L'analysant, adulte ou enfant, construit toujours son monde dans une langue et dans une culture données, il n'est pas indispensable que ce soit les mêmes que celles de l'analyste. A partir du matériau de départ fourni par l'Autre et par les autres, par la langue et par la culture, à partir de cette « prothèse d'origine » à jamais ignorée, se construira en

lui un horizon interne et externe ; ce sera à jamais le sien propre, un monde plus ou moins partageable en retour avec l'environnement par le biais d'interactions multiples. En gardant les mêmes précautions d'usage que celles que j'ai indiquées pour parler du « corps », il me semble possible de considérer que ce qui surgit chez un individu ou dans un groupe d'individus est à prendre *aussi* comme l'écriture d'un « symptôme » représentatif de la société dans laquelle il vit, aime, souffre, jouit, représentatif aussi de l'histoire de son groupe (famille, entreprise, nation, ethnie), de sa langue, de la géographie, de l'architecture, de l'environnement, etc. Mais là encore, de ce « symptôme » dont le déchiffrement reste problématique, énigmatique, de cette *ventriloquie* dans le discours ou dans le corps, il ne conviendrait pas de faire trop vite un usage interprétatif en le sortant de sa dimension interrogative, en lui donnant une signification univoque, c'est à dire en faisant d'elle une arme de guerre pour démontrer quelque chose. Mais à l'inverse, de ne pas en tenir compte et de tout ramener à l'histoire individuelle ne rend service ni à l'analysant, ni à la société, ni à la psychanalyse.

En ce sens on pourrait avancer que *l'écriture de tout symptôme est politique* et on pourrait aussi parler d'une *politique du symptôme*, le « symptôme » pouvant jaillir par exemple comme protestation, voire ultime protestation devant l'horreur.

f) **Le transgénérationnel.** Par le langage, mais aussi par les trous de ce langage, par les « symptômes », par les silences, ou par les secrets partagés et non partagés, mais aussi par le corps, en un mot par ce que je nomme « écriture » se transmet de génération à génération, une certaine histoire propre à l'individu et plus ou moins intégrée à son économie générale, mais aussi se transmet l'histoire des « trous » dans la famille ainsi que dans la culture de référence. Ce temps-là de la transmission n'est pas nécessairement l'actuel, il n'est pas inscrit non plus dans la temporalité linéaire, mais il se révèle dans un après coup qui peut se manifester à distance dans la descendance en affectant plusieurs générations. Le problème est de faire place à cette hypothèse dans le rapport délicat à la vérité qui s'établit un peu à la fois chez l'analysant au cours de l'épreuve du transfert : il s'est bien passé antérieurement dans la famille quelque chose, mais quoi ?

De multiples questions se précipitent : Quel est éventuellement le rapport de ce quelque chose à l'histoire, ou aux faits divers, ou à la rubrique judiciaire ? Pourquoi ça n'a pu que (et d'une certaine façon ça a du) finalement ne se révéler que maintenant ? Et quel a pu être l'effet direct sur les descendants ou sur les contemporains de ce qui s'est passé là antérieurement et que nous ignorons encore en grande partie ? La délicate fonction de l'analyste est de soutenir ce questionnement sans l'induire ni le résoudre : en quoi ce serait alors en effet une production venant de l'analysant et non de l'analysant.

\*\*\*\*\*

Je n'ai pu reprendre ici que quelques unes des composantes qui m'apparaissent à l'œuvre dans la genèse et le maintien d'un symptôme. Quand ce dernier apparaît *fixé*, c'est qu'il est la clé de voute d'un édifice infiniment complexe, dont on n'a jamais fini d'explorer les divers paramètres. Quand il *va et vient*, instable par nature, il est pour l'analysant une source inépuisable de questionnement. Et quand il *claudique* en s'accouchant dans le transfert, il devient souvent riche d'enseignement.

Le « symptôme » est donc bien pour moi *une modalité d'écriture*, une écriture entrant elle-même dans un ensemble de réécritures qui se répondent toujours l'une l'autre sans s'annuler : ça peut en effet s'écrire sans destinataire obligé, mais parfois, dans l'analyse, ça se met à parler à quelqu'un. Le transfert va permettre effectivement que le « symptôme » se mette en circulation, s'accouche, dans une interaction étrange, exceptionnelle. Se manifestant dans la relation à un autre, l'analyste, il se laisse déchiffrer dans sa complexité, et par un jeu nouveau d'écriture qui passe désormais préférentiellement par le langage, il se métaphorise, devient caduc, se met de côté, s'oublie.

L'écriture du « symptôme » n'est pas *nécessairement* et *toujours* faite pour être déchiffrée, en tout cas le symptôme peut aussi venir « de la nuit des temps » et se trouver secondairement récupéré sur un mode hystérique. Nous lui mettons trop souvent une intentionnalité préalable, une direction par et dans le langage, et nous nous étonnons alors qu'il résiste.

Le « symptôme » existe avant tout pour lui-même, il s'écrit peut-être pour sa propre satisfaction répétitive. Même si beaucoup d'analysants viennent à l'analyse parce qu'ils en ont assez de leurs symptômes, l'essentiel de ce qui constitue le travail de l'analyse est en tout cas ailleurs que dans leur résolution forcée, voire forcenée. Mais (se) donner par l'analyse la possibilité, pour cette modalité particulière d'écriture qu'est le symptôme, de se réécrire autrement, de façon moins coûteuse, peut créer un espace tout à fait nouveau pour soi et en général pour les autres dans lequel souvent il fait meilleur vivre.

(mars 2010)